

Géographie imaginaire de la Seine-Saint-Denis métropolitaine : *Les passagers du Roissy-Express* de François Maspero

« Cela ne voulait-il pas dire que le vrai centre était désormais dans le ‘tout autour’ ? »¹

Aujourd’hui, les banlieues « parisiennes » se transforment au rythme de la métropolisation francilienne². Le récit de François Maspero, *Les passagers du Roissy-Express*, datant de 1989, donne à voir les recompositions des espaces de la banlieue, notamment ceux de la Seine-Saint-Denis à l’heure de la « métropolisation » qui n’était pas même encore nommée et conceptualisée mais vécue. L’imaginaire géographique des auteurs y dépasse les images ordinaires du « 93 » en s’imprégnant de la quotidienneté, en montrant que la métropole est d’abord celle des habitants qui la pratiquent quotidiennement. Pour le géographe, il est intéressant de prendre en compte la dimension imaginaire, celle des représentations, car elle est « un levier de métropolisation »³.

François Maspero a restitué un voyage métropolitain, de l’Aéroport de Roissy à Saint-Remy-les-Chevreuse, effectué avec son amie Anaïk Frantz à travers l’axe de la ligne B du RER. Le livre fut loué par la presse, la perspective sur les banlieues déclarée « originale ». En se déplaçant à travers les espaces pluriels de la banlieue, en logeant dans des hôtels proches des gares du parcours, François et Anaïk voyageront entre le 16 mai et le 01 juin 1989, à travers treize communes de la Seine-Saint-Denis en quinze jours (plus des deux tiers du livre) poursuivant leur voyage dans la banlieue sud.

Les passagers du Roissy-Express travaille l’espace géographique de la Seine-Saint-Denis en déplaçant l’échelle du regard et en attestant de sa métropolisation caractérisée par une série de décisions politiques, notamment celle d’éloigner les peuples parisiens. Ce département, le « 93 » est spécifique lorsqu’on évoque la question de l’imaginaire géographique. Dès que le « 93 » est évoqué, un concentré des images les plus stigmatisantes dans l’imaginaire urbain français survient, les images médiatiques reviennent à la mémoire faisant de ce territoire le concentré des traits les plus négatifs de la société : « délinquance », « immigration », « jeunesse désœuvrée »... Le lecteur est invité ici, armé du récit de Maspero, à avoir à l’esprit ses propres représentations de la Seine-Saint-Denis. Dans son histoire, le territoire est d’abord forgée par une série d’images qui qualifient le territoire : « faubourg », « banlieue noire », « banlieue rouge », « cités »⁴.

Le récit enrichit la géographie des banlieues en y intégrant ce qui sera désigné ultérieurement par le nom de métropolisation en la comprenant comme des déplacements accrus des habitants, un dépassement des frontières, un emballement des expériences quotidiennes. L’hypothèse initiale est que l’imaginaire géographique enrichit la géographie même d’une part parce que de nouvelles dimensions sont dévoilées (représentations, quotidienneté), d’autre part, l’imaginaire, conçu comme l’ensemble des représentations des acteurs, est une donnée de la description géographique. Comment un récit littéraire peut-il travailler la géographie des banlieues ?

A. L’imaginaire géographique de la Seine-Saint-Denis débordant les frontières héritées

1. François Maspero, 1990, p. 172.

2. Par exemple, Hervé Vieillard-Baron, 1993.

3. Dominique Pagès, 2010.

4. Annie Fourcault, 2002

Le récit de François Maspero restitue la géographie séquano-dyonisienne affectée par de nombreuses mutations à la fin des années 1980. Les passagers découvriront le département en deux temps : la Plaine de France et la petite couronne à partir du Blanc-Mesnil, dans un voyage qui les conduit à témoigner des effets de la métropolisation à l'œuvre.

Des passagers géographes

François et Anaïk partent pour un mois à travers la banlieue en essayant d'éviter soigneusement Paris. L'idée du voyage est venue de François s'apercevant de la difficulté à décrire ce qu'il en est dans les banlieues, si proches et si lointaines⁵. C'est sur le RER B, entre les stations Parc des Expositions et Villepinte, qu'il s'aperçut de l'étrangeté des formes de la banlieue « parce qu'il regardait cela comme un monde extérieur qu'il aurait traversé derrière le hublot d'un scaphandre ». Soudainement, la représentation quotidienne se rompt⁶ pour porter une attention profonde aux espaces de la Seine-Saint-Denis. Le voyageur ressent que ces paysages le concernent et l'interpellent.

La géographie n'est jamais absente des ouvrages de François Maspero, ni même de sa carrière d'éditeur puisqu'il édita la revue *Hérodote*. Dans *Les Passagers*, il restitue un « savoir penser l'espace » particulier⁷. Le récit est géographique : itinéraires, usage distancié des cartes, goût des paysages urbains et sociaux. Un géographe, qu'ils rencontreront chez lui à Bourg-la-Reine⁸, accompagne leur voyage : « l'ami Yves Lacoste, le grand géographe, celui qui sait tout de la géostratégie et de la géopolitique », « capable de parler à la fois de géopolitique et de lire un paysage comme de retrouver chez Julien Gracq tous les secrets mêlés des plissements de l'écorce terrestre et des inquiétudes humaines »⁹. Ce dernier recommande deux compagnons de route, l'un spécialiste de la banlieue nord, Gilles, l'autre de la banlieue sud, Gérard, deux de ses étudiants. Gilles, « le facteur-géographe »¹⁰, récuse le titre de « géographe », se méfiant de tout discours. D'ailleurs, par son « intelligence des paysages et des êtres », par ses usages quotidiens, Gilles a rédigé un mémoire *Géographie de la banlieue nord-est de Paris* composé de cartes, de tableaux, avec peu de texte. La géographie se veut d'abord cartographique pour lui, même si les cartes sont partielles et « piégées » « dans le moment même où le géographe décide de les dresser »¹¹. Bref, Gilles semble être un apprenti géographe prenant distance avec la géographie classique de la banlieue¹².

Les passagers du Roissy-Express tisse un espace géographique renouvelé et rend compte de la géographie des territoires vécus de la Seine-Saint-Denis. L'attention aux détails (y compris aux espaces publics), aux différents ordres de grandeur, les descriptions de paysages « naturels »¹³ ou humains fait du texte un récit proprement géographique et plus précisément géopolitique. Anaïk et François, en effet, sont sensibles aux frontières internes et externes, aux sédimentations historiques qui aident à comprendre le présent (Pour Yves Lacoste, la géographie n'est rien d'autre que l'histoire dans l'espace, et l'histoire, la géographie dans le

5. François Maspero, 1990, p. 12

6. « Les étendues secrètes à découvrir, elles étaient là, sous ses yeux, inconnues de ceux-là même qui les traversaient quotidiennement et souvent de ceux qui les habitaient : incompréhensibles espaces désarticulés de ce qui n'était plus une géographie et qu'il faudrait bien essayer de réécrire » Ibid, p. 28.

7. Yves Lacoste, 1976.

8. François Maspero, 1990, p. 308. Voir Lorot P. et Lacoste Y., 2010, p. 147-152.

9. Maspero, *idem*, p. 308

10. Ibid, p. 101 et suivantes

11. Ibid, p. 103.

12. François Maspero semble distinguer trois géographies : une géographie universitaire, une géographie « anarchiste », une géographie médiatique et officielle (dont les outils sont les cartes d'orientation et les guides touristiques).

13. La Plaine de France se trouve resserrée entre les forêts de Montmorency et les buttes de l'ancienne forêt de Bondy, à l'est : un « détroit humain » de 15 kilomètres de largeur, se rétrécissant pour passer entre les buttes de Montmartre et celle de Chaumont (Maspero, *idem*, p.120). Du point de vue des paysages et de la géographie physique, là encore, la continuité Paris-Banlieue est visible, la métropole se confirmerait-elle dans les paysages ?

temps¹⁴). Le récit superpose plusieurs niveaux d'analyse : rue, îlot, quartier, ville, département, région, Europe... et même l'international (évoqueries des événements de Tiananmen). Enfin, le texte intègre les représentations des acteurs (habitants, usagers, élus, militants, Etat...). Le récit révèle un territoire qui se métamorphose.

Un voyage métropolitain

Le « passage des frontières » pourrait résumer la démarche du voyage. Même si François et Anaïk déclarent dire *Adieu à Paris*, le spectre parisien restera omniprésent. Nos passagers voyageant à travers le Réseau Express Régional tentent de faire comprendre pourquoi il y a eu d'une part Paris et de l'autre la banlieue. La métropole n'est pas comprise dans le sens de la continuité du bâti, mais bien comme élargissement de l'espace urbain et imbrications des territoires.

Le récit commence par la décision de partir en « banlieue » sans retourner à Paris. François évoque plus d'une fois la possibilité irrésistible de retourner à Paris¹⁵. Lorsque les dysfonctionnements du RER B les y contraignent, « Le spectre du retour de la gare du Nord fait son apparition »¹⁶. Il ne les quittera pas jusqu'à ce qu'ils reviennent en voiture dans le centre de Paris avec une amie travaillant à Bondy : « Toute leur histoire est en train de s'écrouler, ils ne devaient à aucun prix revenir à Paris, pendant un mois, c'était la règle du voyage, la règle du jeu »¹⁷. Cette amie les a ramenés à la réalité : « Rien ne sépare vraiment Paris et les banlieues ». Ne pas retourner à Paris, c'est décider de s'imprégner de la « banlieue », et surtout se dépayser de Paris, quitter les représentations parisiennes de la banlieue. Néanmoins, Paris et la Seine-Saint-Denis demeurent indissociables.

François Maspero retrace l'histoire de la coupure entre Paris et la Seine-Saint-Denis. Si le périphérique matérialise cette séparation dans l'espace urbain, elle est plus ancienne et tient aux représentations collectives. Les « fortifs » concourent à expliquer l'existence de deux imaginaires géographiques de par et d'autres du périphérique : « Ce n'était pas le mur de Berlin, mais quand même, à vivre ainsi séparés, les Parisiens et *les autres* avaient de quoi, de part et d'autre de la 'ligne de servitude', de se sentir différents »¹⁸. L'histoire des fortifs est rappelée pour comprendre le présent et, « pourquoi Auber, pas plus que les autres villes de la petite couronne, n'a jamais été, ne sera et ne sera pas de sitôt Paris ». La « ceinture militaire de Paris » marque le paysage de la petite couronne avec les boulevards des Maréchaux, la Zone et les forts¹⁹ : « Mais, en 80 ans, Paris et sa banlieue en avaient subi l'empreinte ». Ces lignes de défense ayant été inutiles, le flâneur peut se questionner sur leur objectif : contre qui était tournée la ceinture ? L'ennemi extérieur (l'allemand) ou intérieur (le peuple parisien) ? A l'époque, certains députés remarquèrent que la distance des forts « donnent à penser qu'ils deviendront autant de bastilles armées contre le peuple, mieux que contre l'étranger ». Le peuple se représentait les fortifications de Thiers comme une frontière contre lui. Par eux, « on fixait la nouvelle classe ouvrière se développant sous l'étroite surveillance des canons et des forts ». C'est depuis cette histoire conflictuelle que la Seine-Saint-Denis imaginaire se constitue et que la métropolisation s'est construite.

14. Yves Lacoste, 1981, p.22.

15. Maspero, 1990, p. 29.

16. Ibid., p.80.

17. Ibid., p. 167.

18. Ibid, p. 214

19. Décidé par Adolphe Thiers, ce dispositif stratégique était constitué de trois lignes de défense : le boulevard des Maréchaux, les forts et redoutes, une zone de servitude de 250 m. Les portes de Paris étaient fermées par les grilles de l'octroi. Ces quatre lignes furent abandonnées par les militaires : la bande de 250 m devint le terrain de bidonvilles appelé la « Zone », la majorité des forts furent désaffectés (sauf quelques-uns aux usages militaires). L'octroi fut abrogé en 1943. (Idem, p. 211-214).

De la métropolisation : Paris / la Seine-Saint-Denis

L'agglomération parisienne se base sur la continuité de l'habitat, ce qui ne se vérifie pas nécessairement avec des obstacles urbains tels que les fortifications et le périphérique. La continuité géographique entre Paris et la proche couronne pourrait être évidente : « Aubervilliers [commune de proche couronne] est collé à Paris, chevillé par la Porte de la Villette. En apparence, sur la carte, Aubervilliers n'est que le prolongement des quartiers les plus prolétaires de Paris. »²⁰. D'une part, parce que les espaces de la Seine-Saint-Denis se sont structurés pour « servir la capitale ». Au XIX^e siècle, les banlieues servaient de « dépotoir » : la Poudrette comme zone d'épandage de la capitale, Bondy comme zone de vidange... Cette représentation persiste encore parmi les acteurs locaux et les habitants.

François Maspero évoque la sédimentation historique de la métropole. La métropolisation était à l'œuvre dès les premières politiques urbaines de la région parisienne qui avait pour territoire de référence le département de la Seine. Après la seconde guerre mondiale, pour répondre aux crises urbaines et sociales, les urbanistes décident de réhabiliter les cités construites dans l'urgence. A partir des années 1960, le plan Delouvrier (les villes nouvelles, le Réseau Express Régional, les ZAP, les 4000 dont il fut une des « grandioses réalisations »...) crée les conditions d'une « métropolisation » de la région parisienne tout en supprimant le département de la Seine. L'aménagement de la région se fait par une série de décisions politiques. François invite les protagonistes de l'actuel débat sur le Grand Paris à lire les processus de métropolisation à travers l'histoire administrative et les politiques urbaines. Les passagers témoignent du de l'élargissement de l'espace parisien. C'est le premier effet de la métropolisation qui traduit spatialement des processus économiques transnationaux mais produit parallèlement un imaginaire urbain spécifique, des images et des mythes. C'est la métropolisation francilienne, par exemple, qui a produit le « 93 ».

La « métropolisation » commence au moment où certaines couches populaires sont expulsées de Paris (déjà avec l'hausmannisation), donc par un conflit de territoires : marginalisation de populations et appropriation par d'autres de territoires parisiens excentrés (la « gentrification ») qui faisait partie avant 1859²¹ de la « banlieue ». Anaïk a vécu dans cette partie du 14^e arrondissement parisien qui a fait l'objet d'un tel processus « Le Montparnasse où elle vivait n'était pas celui du boulevard, des lumières et de la tour, c'était un quartier du bout du monde, fait de petites rues et de petites gens » où les « vieux » se sont exilés dans les « banlieues qui leur faisaient peur » pour laisser la place aux ouvriers des chantiers ou des squatteurs, clandestins et dealers, puis, enfin, à des « anonymes à l'abri derrière les codes électroniques ». Les parisiens venants en banlieue sont arrivés avec des représentations erronées sur la Seine-Saint-Denis. François témoigne du même processus dans le 12^e arrondissement : départ des petits artisans et commerçants, chassés par la rénovation urbaine, hausse des loyers, vente des appartements...²². Ces processus ont fait des exilés et ont entraînés des drames en banlieue, comme par exemple dans la cité des 3000 où des appartements vides furent squattés par des personnes déjà chassés par la rénovation du quartier de la gare de Lyon puis de la cité de l'Ilot Chalon²³. Les « problèmes sociaux » parisiens sont déplacés en banlieue: « Et la drogue, bien sûr, qui, chassée du métro parisien, remonte le long des lignes de banlieue, refoulée jusqu'aux gares les plus lointaines – les Beaudottes - et, traquée encore dans celles-ci, jusqu'aux cités HLM mêmes »²⁴. Enfin, François décrit les périurbains selon deux

20. Ibid, p. 163-164.

21. Date de la décision étatique de l'annexion par la ville de Paris des communes contigües.

22. Maspero, idem, p. 24.

23. Ibid, p. 54.

24. Ibid, p.171.

catégories : ceux qui pouvaient essayer de trouver mieux, ceux qui ne pouvant pas finissaient par déménager au-delà des frontières du département, vers des cités plus déshéritées²⁵.

Ainsi « Paris était devenu une grande surface du commerce et un Disneyland de la culture », les quartiers populaires étaient devenus vitrines « Tout ce qui faisait une rue de Paris » était expulsé malgré leur résistance. La banlieue recevait la vie de Paris, la vie d'un centre vidé : « Cela ne voulait-il pas dire que le vrai centre était désormais dans le ‘tout autour’ ? »²⁶. La vie métropolitaine se passe désormais en banlieue : la banlieue au centre de la métropole ?

A l'évocation du voyage avec des parisiens, leurs représentations de la banlieue se dévoilent : « Beaucoup de parisiens voyaient les banlieues comme un magma informe, un désert de 10 millions d'habitants, une suite de constructions grises indifférenciées ; un purgatoire circulaire, avec au centre Paris-Paradis. Les banlieues étaient quelque chose qui se trouait ‘tout autour’ ». Un terrain vague. Un terrain pour vague à l'âme. Un paysage livré en vrac, un peu déglingué, en perpétuelle recomposition ». Pour les parisiens, la banlieue est synonyme d'ennui, de banalité et d'attente. Pour les banlieusards, quant à eux, la banlieue est synonyme d'air et d'espace : les parisiens étouffent²⁷, « Paris a besoin de *poumons* »²⁸.

Finalement, Paris et la Seine-Saint-Denis sont imbriqués : « La réalité est là, toute simple, que rien ne sépare vraiment Paris et les banlieues, et que tout le reste est littérature ». Ce partage sensible entre la capitale et sa banlieue est pourtant dramatique : la proximité de la capitale a apporté à la banlieue les fortifs, la zone...mais elle lui a donné en même temps la possibilité d'être un carrefour intense des échanges de la métropole.

B. Une description géopolitique des paysages de la Seine-Saint-Denis

Le récit, en décrivant les paysages « naturels », humains, urbains, politiques, partage une compréhension de la situation de ce département. Peut-on dire que le récit est la « transmutation d'une situation géopolitique », celle de la Seine-Saint-Denis, pour reprendre l'expression d'Yves Lacoste à propos du *Rivage des Syrthes* de Julien Gracq²⁹ ?

Le territoire de référence du récit n'est pas la Seine-Saint-Denis institutionnelle, découpée en 1964, ni même une des parties qu'on saurait identifier selon l'histoire de la région (Seine, Seine-et-Oise) ou selon les acteurs politiques (est et ouest...). Le récit traverse le département par un corridor nord-est / sud-ouest, omettant certaines villes et quartiers qu'une géographie objective ne pourrait que décrire (Bobigny, Montreuil, centre ville de Saint-Denis...). Nos passagers vont décrire les paysages politiques et urbains qui révèlent ce qui se passe dans le département, ce qu'évite la géographie médiatique.

Paysages politiques

La banlieue rouge demeure incontournable en Seine-Saint-Denis : « Jadis, il n'y a pas si longtemps, le paysage ferroviaire clamait des convictions politiques et sociales. Vers Blanc Mesnil une antique inscription affirme encore qu'unis les travailleurs ne laisseront pas mourir une usine dont le temps a effacé jusqu'au nom »³⁰. Cette banlieue s'exprime dans l'espace public par le nom des rues : réprouvés, communards, résistants, héros soviétiques. Elle est

25. Creil, Compiègne, Dreux – Maspero, idem, p.50

26. Maspero, idem, p. 172.

27. Maspero, idem, p.47.

28. Ibid, p.57.

29. Yves Lacoste, 1990.

30. Maspero, idem, p. 10.

constituée de figures reconnues : Jack Ralite, Marcelin Berthelot, ... Robert Ballanger, sénateur-maire d'Aulnay-sous-Bois, fut un « amalgame de stalinisme et de radical-socialisme ». Ce paysage politique s'est structuré à partir d'une histoire dense : la mémoire de la Commune pour Arcueil, les sociétés ouvrières à Aulnay-la-rouge (*Société du secours mutuel, la France prévoyante, Avenir du Prolétariat...*). La banlieue rouge se caractérise par un style politique : « Le social passait avant tout » (construction de logements sociaux, accès aux services publics). Elle impliquait les habitants à tout moment de leur vie à travers une sociabilité de tous les instants (représentant de parents d'élèves, jeunesses communistes, locataires, parti, syndicat...³¹) et en contribuant à un certain « esprit local ». Il s'agissait d'un « système géopolitique local »³². La « dernière démocratie populaire » du Blanc-Mesnil l'illustre: un maire (Robert Fregossy depuis 1965) travaillant à l'embellissement de la ville, une proximité du maire avec la population, ouvert à la culture, une « étoile sportive », un Hôtel de ville "Maison du peuple" figurant un présent laborieux pour un avenir radieux, une mémoire communale traversée par des visites de délégations de pays de l'est. « On a l'impression que la municipalité qui construit cette mairie voici bientôt 30 ans avait la calme certitude d'être au pouvoir pour toujours. Certitude non démentie à ce jour »³³. La banlieue rouge s'atténue dans les années 1990, ce qui dans transparait dans les espaces publics : les paysages révolutionnaires ont laissés la place dans les années 80 aux paysages publicitaires et ceux composés de grafs. « Les tags dévorent déjà les affiches de Lutte Ouvrière, enfin du social, enfin du politique, à la station Parc des Expositions »³⁴.

En 1989, le Front national monte. En Seine-Saint-Denis, il fait près de 18%, le PCF près de 20%. Le bureau de vote des 3000 à Aulnay-sous-Bois est désert mais la minorité qui vote se fait entendre en votant Front national à 38%. A Sevran, son score est le 4^o résultat national. Le Front national se présente comme le « parti des français amoureux de la France »³⁵. François constate la montée du Front national (affiches, vente du journal du Front national). Dans la Gare du Blanc Mesnil, pour la campagne des élections européennes de 1989, « les affiches clament que pour assurer un avenir radieux aux enfants de France, il faut que ceux-ci soient européens »... « Heureusement, collé dessus des papillons : "Votez le Craignos Vu : le candidat" ».

Pas de géographie sans drame en Seine-Saint-Denis

L'auteur utilise la dimension historique, sans faire la distinction entre histoire officielle et locale³⁶. La mémoire provient des personnes, des lectures, des plaques commémoratives ou des visites de lieux. Un géographe ne peut faire abstraction des représentations structurant la mémoire collective. Histoires et mémoires contribuent à façonner le paysage de la Seine-Saint-Denis, ce qui est oublié par la géographie médiatique.

En passant par Drancy, François restitue un récit historique poignant et militant dans la Cité de la Muette qui entremêle l'histoire du logement social et celle de la collaboration française. Elle connut trois périodes : la cité radieuse, célébrant la victoire du logement social, le camp de transit, la cité banale puis en cours de réhabilitation. En 1940, « Tous les français savaient. Tout Paris connaît les camps » dont le camp de Drancy avec 7000 prisonniers pour 700 places. Lors

31. idem, p. 298.

32. Philippe Subra, 2005.

33. A ce jour, en 2011, Le Blanc-Mesnil connut entre 1945 et 2010, quatre maires. Le successeur de Robert Fregossy fut élu en 1989, Daniel Feurtet. Marie-Georges Buffet, longtemps secrétaire général du PCF en est élue, comme l'ancien président du conseil général de Seine-Saint-Denis, Hervé Bramy. Dans le livre, l'auteur ne fera aucune allusion au Mur de Berlin et à ce qui se trame en URSS, et donc en filigrane pour le Parti Communiste Français ?

34. Maspero, idem, p. 10.

35. Ibid ? p. 296.

36. « L'histoire vraie est plutôt accumulation, mélange, confusion et bric-à-brac », Ibid, p.33.

du passage à Aubervilliers, François rencontre la figure de Pierre Laval, « baron de la couronne parisienne » et en dresse un long portrait. L'avocat auvergnat élu en 1914 comme député d'Aubervilliers devient maire de la ville en 1921. Soutenu par la bourgeoisie, les auvergnats, les maraîchers, il tisse « un réseau féodal aux dimensions de la III^e République ». Il était un homme politique ordinaire, représentant « de toute une classe politique française, et, derrière elle, de toute une immense clientèle, qu'elle soit bourgeoise ou populaire, qui a longtemps aimé se reconnaître en Laval ». Comme nombre de français, « et cela n'a pas beaucoup changé depuis », il pensait qu'il y avait trop d'étrangers³⁷. La Seine-Saint-Denis est constituée de toutes ces histoires qui façonnent les représentations des acteurs.

Des paysages urbains et humains

François et Anaïk sont sensibles aux vécus des habitants, des usagers du RER B, les transports en commun (comme les canaux, les voies ferroviaires et autoroutières) forgeant les paysages urbains séquanodionisiens. Ils regardent les paysages humains marqués par les vagues d'immigration, le métissage de populations venant des anciennes colonies et d'Asie. La démographie locale est faite de nombreuses migrations internes et externes.

Les paysages urbains de Seine-Saint-Denis sont complexes et ne se réduisent en rien aux cités et grands ensembles. Le peuplement de ces derniers contient une dimension géographique indéniable. Pour Yves Lacoste, le site des cités-jardins du Plessis-Robinson a été choisi dans les confins du Plateau, près d'endroits insalubres à mauvaise réputation. Les riches s'installaient le long des parcs, sur les pentes vallonnées et avaient ainsi un beau paysage³⁸. Si les grands ensembles ne représentent qu'une partie du logement social, leur existence pèse sur le paysage urbain. La construction des cités tient à une conjonction d'acteurs ayant chacun leur propre représentation. L'Etat devait loger la main d'œuvre et répondre à la crise du logement de l'après-guerre « mais il était temps de penser à généraliser des solutions de logement moins précaires, moins honteuses et finalement plus rationnelles que les garnis et les bidonvilles. On allait donner un vrai chez-soi à ces gens-là »³⁹. Maître d'œuvre de cette politique, les urbanistes rêvaient *stricto sensu* de grande échelle et niaient l'échelle quotidienne⁴⁰. Le logement social en France provient de quatre lignes de pensée : les expériences communautaristes de Fourier et de Godin, la construction des cités-jardins, la volonté politique du sénateur-maire socialiste Henri Sellier, l'idéologie humaniste du Corbusier. Enfin, « La municipalité communiste, de son côté, rêvait certainement de prolétariat radieux dans une cité heureuse »⁴¹. Bref, les erreurs des politiques urbaines tiennent à une mécompréhension de toutes les échelles géographiques et à des représentations plurielles et divergentes d'acteurs devant répondre à des défis. François Maspero implique un raisonnement de type géopolitique en ce qu'il éclaire la complexité de la genèse de décisions politiques concernant le logement social.

Cette urbanisation produit sur les voyageurs un ensemble de sensations de manque de profondeur, d'abandon, d'enclavement et de dénuement. Les barres sans cours, sans recoins ni boutiques produisant une sensation de manque de profondeur. Si la cité de la Muette fut célébrée comme une victoire du logement social en 1935, elle fut vite abandonnée par ses habitants. Dès le début, la cité fut inachevée, laissant un bâti décrépi. Ce sentiment d'abandon se perpétue : manque de transports en commun, de travail à proximité, une cité entourée de pavillons. Cet abandon provient d'une logique économique pour du foncier moins cher (des

37. Maspero, idem, p. 226-230

38. Ibid, p. 309.

39. Ibid, p 52.

40. De l'architecte des 3000, « La petite histoire dit qu'il ne s'intéressait qu'à la photo aérienne; évidemment, vue d'avion, les questions de promiscuité, d'étanchéité, d'insonorisation, de qualité de matériau, ne se posaient pas ». Ibid.

41. Ibid, p.52

terrains bon marchés, donc isolés) et une finition du bâti peu onéreuse. Dans les « 4000 », une sensation de vide demeure, « cette impression qu'il n'y a pas de mots pour décrire un ensemble géant qui ne rassemble rien, où rien ne paraît avoir plus de sens, même pas celui d'une machine à habiter, où rien n'est beau et rien n'est laid : où tout est nul »⁴². L'enclavement caractérise les cités : « Les 3000 à l'écart. Sans train, ni métro. Loin du reste d'Aulnay, comme de tout », isolés des autres quartiers, une situation d'enclavement qui s'explique par un certain nombre de facteurs, et accentuée par les représentations des quartiers dits pavillonnaires dans la même ville : « Le sud d'Aulnay se shoote aux fantasmes sécuritaires »⁴³. Ceci explique la mauvaise réputation des cités et de leurs habitants qui demeurent finalement dans leur espace.

Si l'échec urbain est incontestable, la désindustrialisation explique la crise urbaine : « Le premier problème des 3000, leur malédiction originelle n'a pas été la drogue, la délinquance, l'intolérance, l'illettrisme, le racisme. Le vrai problème des 3000 a eu nom Citroën », puis Ideal Standard. En effet, « la cité avait à peine eu le temps de naître que ce fut la crise »⁴⁴. Initialement, la cité devait être peuplée de main d'œuvre française et étrangère : « Au début, il n'était pas prévu de mélanger les classes sociales. On restait entre soi ». Tous les équipements publics étaient sur place. Un ensemble de facteurs géopolitiques a fait que les problèmes sociaux se sont concentrés.

La situation géopolitique de la Seine-Saint-Denis est bien singulière. Les paysages humains si stigmatisés sont épais d'histoires locales et traversés par l'histoire nationale (les guerres nationales, la guerre civile, la guerre froide...). L'effacement de la banlieue rouge et la montée électorale du Front national caractérisant la Seine-Saint-Denis à la fin des années 80 se confirme encore aujourd'hui.

Le récit de François Maspero renouvelle la vision de la Seine-Saint-Denis sans entrer en opposition avec une géographie médiatique qui dessine un imaginaire des non-lieux (ghettos, lieux inhospitaliers) et forme des représentations-obstacles. Tout au contraire, par des raisonnements géopolitiques, une approche singulière, le récit fait comprendre la situation géopolitique de la Seine-Saint-Denis et ses transformations les plus récentes. Il transforme ces non-lieux de la géographie médiatique à des lieux-dits, voire à des hauts-lieux. Les processus complexes de la métropolisation francilienne ne se réduisent pas aux élargissements d'échelle, aux concurrences entre métropoles mondiales mais commencent par des conflits territoriaux, des imbrications de territoires (un partage sensible entre Paris et ses banlieues) et s'expriment dans la vie quotidienne. Une telle métropolisation se réalise au niveau politique par les effacements des systèmes géopolitiques classiques et des frontières communales. François Maspero aide à comprendre combien il paraît aujourd'hui nécessaire d'intégrer la Seine-Saint-Denis dans l'imaginaire métropolitain du « Grand Paris ».

Les Passagers du Roissy-Express apportent de la nouveauté à la géographie des banlieues, notamment en renouvelant l'imaginaire géographique de ces territoires. Le géographe doit prendre en compte dans ses études sur la banlieue « les représentations fragmentées et les imaginaires divisées », « la généalogie d'images dans un double mouvement de valorisation et

42. Idem, p. 200.

43. Aulnay-sous-Bois est structuré en trois parties : Aulnay-Nord, Aulnay-a-misère, Aulnay pavillonnaire au sud « qui vit à l'abri de sa clôture... coincé entre Paris qu'il voit comme un montre et les cités du nord inconnues et malfaisantes » (ibid, p. 122-123)

44. Ibid, p. 53.

de stigmatisation »⁴⁵, sans oublier que les représentations expliquent des logiques d'acteurs qui ont un poids certain sur les évolutions des territoires de banlieue.

Bibliographie

FOURCAULT Annie, « Connaître l'histoire de la Seine-Saint-Denis pour comprendre la situation actuelle », in Profession Banlieue, *La Seine-Saint-Denis : des représentations aux... réalités*, Saint-Denis, 2002, 128 p.

LACOSTE Yves, « Géographicit  et géopolitique : Elisée Reclus », *Hérodote* n  22, 1981

LACOSTE Yves, *La géographie, ca sert à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1976, 190 p.

LACOSTE Yves, « Julien Gracq, un écrivain-géographe, le rivage des Syrtes, un roman géopolitique » in *Paysages politiques*. Paris, Le livre de poche, 1990, p. 151-191.

LOROT Pascal et LACOSTE Yves, *La géopolitique et le géographe*, Paris, Choiseul  ditions, 2010, 268 p.

PAGES Dominique, « la métropole parisienne et ses récits : du projet de territoire à une possible identité narrative dialogu e ? », in *Quaderni* « La métropole parisienne : entre récits, paroles et échanges », n  73, automne 2010.

REY Henri, 1998. « Les voies incertaines du changement politique », in Jacques GIRAULT (eds), *Seine-Saint-Denis, Chantiers*, Autrement, p.151-167.

SUBRA Philippe, 2005, « Géopolitique de l' le-de-France », in Béatrice GIBLIN (eds), *Nouvelle Géopolitique des régions françaises*, Paris, Fayard, p. 127-213.

VIEILLARD-BARON Hervé, *Les banlieues françaises ou le ghetto impossible*, Paris, Editions de l'aube, 1993, 153 p.

VIEILLARD-BARON HERVE, « La construction de l'imaginaire banlieusard français – entre légende dorée et légende noire », in Serge Jaumain et Nathalie Lemarchand (eds), *Vivre en banlieue, Une comparaison France / Canada*, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, 2008. 189 p., 2 ill.  tudes canadiennes. Vol. 14.

45. Vieillard-Baron, 2008.